1re Année. N° 10 — 40 centimes le numéro. — Octobre 1895.

LE ROGRÈS SPIRITE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE & DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Le Journal paraît du 1er au 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	86, rue des Archives, 86 PARIS

SOMMAIRE

L'Assemblée générale de la Fédéraion aura lieu le dimanche 6 octobre, 2 heures précises, rue des Archives, 86, Paris.

Le *Comité de Propagande* se réunira e mercredi 9 octobre.

DÉDOUBLEMENT
DE LA PERSONNALITÉ HUMAINE

Esprits d'incarnés se manifestant dans les séances spirites

Nous recevons de Toulouse la lettre suivante, que nous nous faisons un devoir de pulier :

Cher Monsieur et frère,

Voulez-vous me permettre de vous signaler un cas de manifestation assez rare, qui s'est produit dans un nouveau groupe de notre ville ? Il nous a été communiqué à notre dernière réunion mensuelle ; je le crois digne d'occuper votre attention un moment, et je vous le communique à mon tour en me servant des notes prises par l'un des assistants.

« Mme R... signale un cas de manifestation « d'esprit incarné qui s'est produit dans son « nouveau groupe »

A la séance du 28 avril dernier, après avoir réuni leurs pensées et demandé le concours des bons esprits en faveur du jeune fils de l'un des assistants — en ce moment très dangereusement malade — un des esprits guides, par la faculté orale de Mme B... dicta une communication d'un caractère très élevé, qui paraissait s'adresser surtout à M. G..., lui recommandant notamment le courage et la résignation dans les épreuves parfois bien pénibles de la vie.

Cette communication à peine achevée, un nouvel esprit prit soudain possession du médium. Aussitôt celui-ci se sent affaibli, malade ; de longues et pénibles quintes de toux se succèdent, sa poitrine est oppressée, la respiration difficile, sa bouche brûlante. « J'ai soif, dit-elle ».

A l'expression de ses regards tournés vers M. G..., aux signes extérieurs qu'elle donne des souffrances qui l'accablent, celui-ci reconnaît bien son fils qui, d'une voix fatiguée, presque expirante, prononce quelques paroles : « Je souffre beaucoup, » dit-il. Mais ce qui augmente encore sa douleur, c'est de voir la douleur de ses parents, qui se multiplient et font tous leurs efforts pour le soulager.

Après cette manifestation fatigante et émouvante, le médium revient peu à peu à elle et un

esprit bienveillant se produit par ses organes. C'est l'esprit du Dr Demeure, qui explique que « les Esprits guides ont voulu leur donner un té- « moignage vivant d'identité en aidant l'esprit « du jeune G... lui-même, *dont l'état de maladie* « *permet le dégagement momentané*, de venir au « milieu de ceux qui pensent à lui, puiser quel- « ques forces au contact direct des fluides bien- « faisants répandus dans le milieu par les bons « et purs esprits qui vous assistent. »

Pareille manifestation s'est renouvelée à trois séances suivantes, toujours avec les mêmes caractères et signes d'identité auxquels les assistants reconnaissent le jeune malade lui-même.

Il s'est désincarné — ainsi qu'il l'avait fait prévoir — quelques jours après le 10 mai — et son esprit s'est communiqué à la séance du 12 mai, dans laquelle, après quelques instants de trouble spirite, il s'est reconnu esprit — « Il pleure abondamment, appelle sa mère, et la première pensée qu'il fait exprimer au médium, c'est la douleur de se voir maintenant séparé de ses parents, de sa bonne mère qui l'aimait tant. Cette douleur se calme peu à peu et l'esprit du jeune G.., qui d'ailleurs paraît avoir un certain degré d'avancement, reprend conscience de son être et s'efforce de consoler son père. »

Je ne veux retenir de la communication qui précède que le cas assez rare de la manifestation d'un esprit, encore incarné, par l'organisme d'un médium ordinaire, mais assez apte à traduire les influences spirituelles. — Les personnes qui assistent aux réunions de ce groupe sont unanimement convaincues de la réalité de cette communication et, par suite, de la présence de l'esprit dans leur milieu. — Pour elles, aucun doute ne peut exister à cet égard.

En ce qui me concerne, tout en admettant la possibilité des phénomènes de cette nature, j'hésite cependant. — Nous avons tant vu de ces manifestations émouvantes mais provoquées par les esprits familiers des médiums ! — Quoi qu'il en soit, j'ai voulu vous signaler ce cas qui, je le répète, me semble mériter vos observations.

Est-il à votre connaissance qu'il se soit produit des faits analogues daus quelques-uns de vos groupes ? — Je vous serai bien obligé de me faire connaître votre avis.

Veuillez agréer, cher Monsieur et Frère en croyance, l'expression de mon fraternel et affectueux dévouement.

L. Cadaux.

Nous répondrons à notre correspondant et ami, M. L. Cadaux, qu'à notre avis, les manifestations du genre de celle qu'il nous signale doivent être accueillies avec beaucoup de circonspection.

Il n'est pas aussi facile que certains le croient d'obtenir de bons résultats en évoquant des personnes vivantes, et, bien que leur esprit puisse dans certains cas fort rares, se dégager du corps et se manifester, nous croyons qu'il est prudent de ne pas trop ouvrir la porte à des phénomènes qui, après tout, sont peut-être bien de la télépathie, mais ne sont pas, à proprement parler du spiritisme.

Le spiritisme a pour objet, pour mission de nous mettre en présence de nos amis désincarnés, de nous faire comprendre que rien ne cesse à la mort du corps, et de grandir ainsi notre espérance au milieu des épreuves de la vie. Les rapports que nous entretiendrions avec des esprits incarnés, momentanément dégagés de leur corps, seraient loin d'avoir une utilité aussi grande. Et puis, ils ne seraient pas sans danger pour la santé des personnes ainsi évoquées. Nous devons donc, autant que possible, nous dispenser d'appeler dans nos séances des esprits qui ne peuvent y venir que pendant le sommeil de leur corps, ou grâce à un état particulier d'extase, d'absorption profonde, qu'il est donné à bien peu d'incarnés de connaître sur notre terre.

Et puisque cet état particulier d'extase, de demi-sommeil corporel avec dégagement du périsprit, se rencontre rarement ici-bas, sauf peut-être dans certains cas de maladie, il faut en conclure qu'on pourrait être souvent trompé en acceptant facilement des manifestations que, seul, cet état aurait le pouvoir d'expliquer.

Certes ! nous croyons que, dans tous les temps, ont eu lieu des phénomènes de *bi-corporéité* (ainsi que les appelle Allan Kardec). Le père Jean, de Cronstadt, qui assista l'empereur Alexandre III à ses derniers moments, a, paraît-il, la faculté d'apparaître au chevet des malades qu'il soigne fluidiquement à distance. Nous mentionnerons aussi le cas d'Alphonse de Liguori « pris de syncope au milieu de ses moines du couvent de Scala, dans le royaume de Naples, et demeurant deux jours et deux nuits consécutifs en état de léthargie. Or, durant le cours de ce long sommeil, Alphonse était aussi à Rome, au Vatican, auprès du pape à son lit de mort, pour *l'assister dans ses derniers moments* », ainsi qu l'affirme l'Eglise et le rappelle J. P. Durand (de Gros).

« Saint Antoine de Padoue était en Espagne (nous dit Allan Kardec dans le *Livre des Médiums*), et au temps où il prêchait, son père, qui était à Padoue, allait au supplice, accusé d'un meurtre. A ce moment, saint Antoine paraît, démontre l'innocence de son père et fait connaître le véritable criminel qui, plus tard, subit le châtiment. Il fut constaté qu'à ce moment saint Antoine n'avait pas quitté l'Espagne. »

Nous nous bornerons à ces deux ou trois grands exemples de dédoublement de la personnalité humaine. Evidemment, là, et toutes les preuves de la réalité du phénomène ayant été obtenues, on se trouve en présence d'un véritable dégagement du périsprit se transportant à distance et se matérialisant, tandis que le corps matériel reste, lui, dans un complet état de prostration.

Mais en est-il de même dans les expériences spirites qui nous occupent aujourd'hui ? De ce qu'un esprit d'incarné se manifeste au cours d'une de nos séances, en faut-il toujours déduire qu'il est là, réellement présent et participant au phénomène qui se produit ? — Nullement, à notre avis. Cela peut être quelquefois, quand c'est jugé nécessaire par les Esprits-guides ; mais, généralement, il suffit de l'intuition du médium, qui se met de lui-même en présence de l'esprit absent et le reflète, pour ainsi dire, dans la communication qu'il dit et croit obtenir de cet esprit. Et puis, ne savons-nous pas que nos amis de l'espace remplacent souvent l'esprit à qui on s'adresse et qui, pour un motif ou pour un autre, ne peut être présent lui-même ?

Dans le cas particulier signalé par notre ami, M. Cadaux, il n'y a pas eu évocation de l'esprit incarné, mais manifestation spontanée de celui-ci. C'est ce qui nous porte à croire le phénomène réel ; d'autant plus que les Esprits-guides avaient intérêt à ce qu'il se produisît.

Mais, encore une fois, n'acceptons que sous bénéfice d'inventaire les manifestations de *périsprits incarnés*, dans nos séances, et surtout dans nos séances publiques.

Ceux que nous voulons convaincre de la réalité des phénomènes spirites, admettront toujours plus volontiers, dans nos expériences, la présence et l'action d'esprits désincarnés, que celles d'êtres semblables à nous, quittant momentanément le corps matériel humain pour venir nous donner des renseignements ou des instructions.

Unissons le monde visible et le monde invisible, mais ne les confondons pas : leur manière d'agir n'est pas la même et leurs moyens d'action sont tout différents.

A. Laurent de Faget.

Expériences de M. Stainton Moses

par Frédéric W. H. Myers

CITATIONS DE L'OUVRAGE DE M. MOSES :

« *Researches in spiritualism* »

« Tout ce que j'ai décrit sur les mouvements arrive rapidement lorsque la table n'est pas touchée. Nous avons même trouvé que lorsque la force est développée, il vaut mieux retirer les mains et laisser la table à son propre talent. Son inclinaison a même été marquée davantage lorsque les personnes présentes étaient à quelque distance. Elle allait et venait sur le parquet comme pour jouer sur une main posée sur le tapis, et revenait à sa position normale quand on n'y touchait pas. Il faudrait pour l'exécution de ce fait un effort musculaire considérable chez un homme de force ordinaire.

« Une fois, et contrairement à la direction qui nous était donnée, nous avons introduit un étranger dans notre cercle. Quelques phénomènes ordinaires se produisirent, mais l'esprit contrôleur ne se présenta pas.

« A la séance suivante il vint ; et aucun de nous probablement n'oubliera le coup de marteau dont il frappa la table. Le coup fut entendu distinctement dans la pièce au-dessous, et donnait l'idée que la table devait être réduite en miettes. Les coups furent répétés en augmentant d'intensité, si bien que la chambre en fut tout ébranlée.

« Nous fûmes menacés des châtiments les plus sévères si nous nuisions encore au développement des phénomènes en introduisant de nouveaux étrangers dans notre cercle. Nous n'avons pas renouvelé la tentative et je ne crois pas qu'on nous persuade aisément de risquer une semblable objurgation. »

M. Serjeant Cox rapporte dans son intéressant ouvrage *What am I?* un fait analogue très curieux, qu'il m'a paru intéressant de citer.

« La table dont il vient d'être question était une petite table carrée, solidement posée sur quatre pieds et pesant environ 40 livres (?). Au contraire la table de la salle à manger de Serjeant Cox était massive, et si lourde qu'il fallait la force de deux hommes pour la remuer.

« Le mardi 2 juin 1893, un de mes amis vint chez moi à Russell square s'habiller pour un dîner auquel nous étions invités. Depuis longtemps il avait montré un pouvoir considérable comme spirite. Comme nous avions une demi-heure à perdre, nous nous installâmes dans la salle à manger.

« Il était six heures et par conséquent tout à fait plein jour. J'ouvrais mes lettres et mon ami lisait le *Times*. Ma table de salle à manger est ancienne, en acajou massif, très lourde, ayant $1^m,80$ de large sur $2^m,70$ de long. Elle est posée sur un épais tapis turc, ce qui augmente encore la difficulté de la remuer.

« Des essais réitérés prouvèrent qu'il fallait deux hommes forts et debout pour la remuer d'un pouce. Il n'y avait pas de tapis dessus et la lumière tombait en plein dessous.

« Personne autre que nous deux n'était dans la pièce. Tout à coup, pendant que nous étions tous deux assis, des coups fréquents, répétés, frappèrent la table. Mon ami était assis tenant le journal des deux mains, un des bras reposant sur la table, l'autre sur le dos de la chaise, laquelle était tournée de côté, de sorte que ses jambes et ses pieds n'étaient pas sous la table, mais bien à côté. Tout à coup la lourde table frissonna comme dans un accès de fièvre. Puis elle s'agita très violemment, au point de disloquer les lourds pieds en colonnes au nombre de huit, et s'avança de trois pouces. Je me penchai dessous pour m'assurer qu'elle n'était pas touchée, mais elle continuait à se mouvoir et les coups étaient toujours forts dessus.

« Cet accès subit de la force à un pareil moment et dans un tel endroit, alors que mon ami et moi étions seuls et sans aucune pensée de l'évoquer, nous causa à tous deux le plus grand étonnement. Mon ami me dit que rien de semblable ne s'était jamais passé devant lui. Je lui suggérai alors que c'était là une incomparable occasion de faire une expérience de *mouvement sans contact* : la présence de deux personnes seulement, la grande lumière, l'endroit, la dimension et le poids de la table en feraient une expérience cruciale (1). En conséquence nous nous sommes levés et tenus à une distance d'environ 60 centimètres de chaque côté de la table, en élevant nos mains 20 centimètres au-dessus. Au bout d'une minute elle se secoua violemment, puis avança sur le tapis à peu près de 15 centimètres, s'éleva environ de 10 centimètres à l'endroit où mon ami était debout et de même après, de mon côté. Finalement mon ami éleva les mains de 10 centimètres à une des extrémités et demanda qu'elle s'élève et lui touche trois fois les mains, ce qui fut fait ; et, en réponse à une nouvelle demande, la même chose s'opéra de mon côté et de la même manière.

« Ma première expérience de lévitation date de cinq mois environ après mon entrée dans le spiritisme.

« Les phénomènes physiques d'un grand pouvoir de description s'étaient développés avec une grande rapidité. Nous étions nouveaux dans le sujet, et les phénomènes étaient des plus intéressants.

« Après plusieurs mouvements des objets et de la table, on entendit le son d'un petit harmonium à main, comme joué par un enfant et remplissant la chambre d'un bruit harmonieux. Un jour (le 30 août 1870) le petit orgue fut violemment jeté dans un coin éloigné de la chambre, et je sentis ma chaise éloignée de la table et tournée dans le coin près duquel je me trouvais assis, de sorte que je tournais le dos au cercle et faisais face à l'angle du mur. A cet endroit la chaise fut élevée de terre à une hauteur qui, d'après ce que j'ai pu juger, devait être de 30 à 40 centimètres. Mes pieds touchaient la plinthe qui pouvait avoir 30 centimètres de haut. La chaise resta suspendue quelques instants, et alors je me sentis la quitter et monter toujours plus haut, toujours plus haut, dans un mouvement très doux et très lent. Je n'avais aucune appréhension et ne me sentais pas mal à l'aise. J'avais parfaitement conscience de ce qui se passait et décrivais la marche du phénomène à ceux qui se trouvaient assis à la table. Le mouvement était très régulier et il nous parut assez long avant d'être complet. J'étais tout près du mur, si près même que j'ai pu, avec un crayon solidement posé contre ma poitrine, marquer le point opposé sur le papier du mur. Cette marque, mesurée après, se trouvait être à un peu plus de $1^m,80$ du parquet et, d'après ma position, ma tête devait être dans l'angle de la chambre, à peu de distance du plafond. Je ne pense pas avoir été le moins du monde endormi. Mon esprit était parfaitement net et je me rendais parfaitement compte de ce curieux phénomène. Je n'ai senti sur le corps aucune pression, j'avais la sensation d'être dans un ascenseur et de voir les objets passer loin de moi. Je me rappelle seulement une légère difficulté à respirer, avec une sensation d'avoir la poitrine remplie et d'être plus léger que l'atmosphère. Je fus descendu très doucement et placé

(1) Probante.

sur la chaise qui avait repris son ancienne position. Les mesures furent immédiatement prises et les marques que j'avais faites au crayon enregistrées. Ma voix, m'a-t-on dit, résonnait comme si elle venait de l'angle du plafond. »

Cette expérience fut répétée avec plus ou moins de succès neuf autres fois.

Après ce rapide aperçu des premiers phénomènes, je donnerai une partie des notes inédites de M. Moses et du Dr Speer et quelques notes, déjà publiées par *Light*, de Mrs Speer. Les rapports de M. Moses formeront le texte, ceux de Mrs Speer seront signés (M. S.) et ceux du Dr Speer signés (S. T. S.). Les trois rapports concordent absolument entre eux, bien que chacun des narrateurs se soit plus particulièrement attaché à une classe de phénomènes. Dans plusieurs occasions les détails donnés par l'un des rapporteurs sont complétés par un autre et rendent les incidents plus compréhensibles.

Les premières notes de Mrs Speer nous indiquent de quelle manière les phénomènes prirent naissance et comment ils augmentèrent graduellement.

4 mars 1872. — Je tombai malade et gardai la chambre pendant trois semaines. Une de mes cousines vint me voir, et apporta, pour le faire lire à mon mari, le dernier ouvrage de Dale Owen, *the Debatable Land*.

Elle était fatiguée de me prêter des livres sur ce sujet, voyant combien peu cela m'intéressait. Accidentellement je pris le livre et en commençai la lecture avec indifférence ; mais à mesure que j'avançais, mon indifférence s'évanouit et je le lus et le relus ; ma curiosité s'éveilla si bien que j'avais hâte de pouvoir me lever et chercher, avec l'aide d'autres personnes, si les faits contenus dans ce livre merveilleux étaient vrais ou faux.

26 mars. — Aujourd'hui j'ai pu quitter ma chambre, et en voyant notre ami, M. Stainton Moses, je lui ai demandé de lire le livre et d'essayer de découvrir si c'était vrai ou faux. Je n'avais pu éveiller la curiosité de mon mari, car, à cette époque, il était presque matérialiste. Jusqu'alors M. S. M... avait montré aussi peu d'intérêt que nous dans le spiritualisme ; mais, impressionné par mon grand désir de connaître ce sujet, il lut le livre et devint lui-même aussi curieux que moi.

3 juin. — Etaient présents : M. S..., Mme C..., miss A. C... et moi. Nous avons obtenu des coups et des grattements sur la table du côté de M. S.. M... ; c'était plus que nous n'avions jamais obtenu. Nous nous sommes réunis plusieurs fois après, le Dr S... et miss E... se joignant à nous ; mais rien de remarquable ne se produisit, sinon des petits coups répétés sur la table, toujours du côté de M. S. M... Je commençais à me fatiguer de tous ces échecs et mon mari proposa alors de faire venir le médium Williams.

Après cette séance, nous nous réunîmes encore deux ou trois fois avec M. C... et ses sœurs, mais nous n'obtenions que des petits coups sur la table toujours du côté de M. S. M..., qui se développait comme médium et qui avait déjà, en compagnie du Dr S..., assisté à plusieurs séances publiques, où on l'avait informé qu'il aurait un grand pouvoir comme médium.

Après de nombreuses séances à la maison avec différentes personnes, nous commencions à nous fatiguer du peu de résultat obtenu. Nous nous décidons un soir à essayer entre nous, M. M. S..., le Dr S..., et moi. En conséquence, le 30 juin 1872, nous nous installâmes dans la même pièce et avec la même table ayant servi à M. Williams. Pour la première fois les coups furent très distincts et répondirent à nos questions. Le lendemain la même chose se produisit et dans les mêmes circonstances. Les coups furent plus forts et plus fréquents ; la table remua et avança de plusieurs pas ; les coups répondirent aussi aux questions. M. S...

Les phénomènes se perfectionnèrent pendant l'été, et quelques indications furent données sur l'*identité* des intelligences correspondantes.

Toutefois l'identité spirite ne pourra être convenablement discutée que lorsque nous aurons établi toute la série des preuves, donnée en partie par des phénomènes physiques et par des inscriptions automatiques.

Pendant cet été aussi « Imperator », le principal guide ou directeur de tous les phénomènes de M. Moses, annonça sa venue, bien que ne donnant pas d'autre nom personnel. Je vais citer un des rapports de M. Moses. (F. W. H. M.)

19 septembre. — Le Dr et Mrs S... et moi étions assis à la table dans l'obscurité, mais nous avions laissé le gaz brûler grandement dans la pièce à côté. Sur le parquet, sous la table, je mets un morceau de papier roulé et un crayon, en ayant soin de déchirer un coin du papier et de le donner au Dr S... pour le reconnaître à l'occasion.

Nous entendons différents coups, puis des objets apportés et un bruit comme si on sciait du bois. Lorsqu'on nous apporta des lumières, Mrs S... ramassa le papier. La surface supérieure était blanche ; sur le dos du papier Mrs S... écrivit : « J'ai pris le papier sur la table avec l'écriture ci-dessous, « *i e* » sur la surface touchant le parquet. Le Dr S... et moi avons ajouté et signé : « Le coin ci-dessus a été déchiré par moi (S. M.) avant d'éteindre la lumière et je l'ai donné au Dr S... après j'ai (S. M.) remis les deux morceaux ensemble. » Ils vont tout à fait bien et sont collés par deux timbres de cinq centimes sur lesquels nous avons, le Dr S... et moi, écrit nos initiales.

L'écriture est exactement tracée sur les lignes du papier, il manque les initiales d'un ami mort.

Le monogramme qu'on voit au bas à gauche est celui d'un de mes amis décédé aussi. J'imagine que le message a dû être écrit à l'envers. La signature d'Imperator est bien celle de son écriture décidée et ferme, ressemblant beaucoup à mon écriture automatique. Je soupçonne que le message a dû être écrit par deux mains différentes. Imperator a écrit très rarement avant ou depuis. La connaissance de mon déplacement était exacte car je devais partir pour Londres le lendemain matin.

(*A suivre*)

Annales des sciences psychiques de juillet-août 1895.

Chicane fraternelle

Le Progrès spirite, dans son numéro d'août, nous donne une communication intitulée : *La réincarnation* et reçue par un médium américain. Il l'a fait suivre d'un article d'Emmanuel Vauchez sur l'*Évolution de l'âme* — en ajoutant en note : « Ces deux articles nous paraissent se compléter et s'éclairer l'un l'autre. N. D. L. R. »

Je ne suis pas du tout de l'avis de la Rédaction ; je le regrette sincèrement et je lui en fais mes très cordiales excuses. *Amicus Plato, sed....* Pour moi — je dis pour moi — ces deux articles ne se complètent ni ne s'éclairent réciproquement, par la raison que non seulement ils me semblent en formelle contradiction, mais que notre Américain oublie de rester d'accord avec lui-même.

« L'esprit humain, nous dit-il, étant éternel, « le commencement de son existence se perd « dans l'abîme insondable du passé et doit par « cela même échapper à nos investigations. »... « Croire à l'immortalité de l'âme, c'est croire à « son éternité, c'est-à-dire être certain (!!) que « l'on a toujours été, que l'on est, que l'on sera « dans les siècles sans fin. »

Comme rhétorique, peut-être est-ce superbe ; possible oui, possible non, cela dépend des goûts. A mon sens, ce qu'il y a de certain ici, c'est que ces idées d'éternité et de commencement, de croyance et de certitude ainsi réunies forment une mixture philosophique dont la limpidité laisse fort à désirer, et que notre Américain n'aurait pas mal fait de la passer au filtre.

Car enfin, ne nous payons pas de mots, si ronflants soient-ils : qu'est-ce que cela peut bien au juste signifier? un être *éternel* dont le *commencement* se perd dans un abîme, etc. J'ai beau me travailler la cervelle, me torturer l'entendement, je n'arrive pas à concevoir une éternité ayant un commencement, ce commencement se perdît-il dans le fin fond d'un abîme insondable, incommensurable, inimaginable et tout ce qu'on voudra pour en qualifier l'amplitude, la profondeur et l'obscurité. Comment ces deux idées peuvent-elles se résoudre l'une dans l'autre? Cela passe ma compréhension. Malgré tout mon vouloir, je ne parviens pas mieux à imaginer un commencement d'éternité qu'à me figurer un triangle heptagonal ou une circonférence quadrangulaire.

Lorsque deux termes s'excluent absolument, comment en opérer l'équation ? Je l'ignore et je regrette de ne pas avoir la recette américaine pour tenter cette opération curieuse.

En confirmation de son affirmation, notre magister ajoute : « Il n'y a pour l'âme ni passé « ni futur, elle vit dans un présent éternel, « ayant de tout temps existé. » Je suis bien aise d'apprendre que je partage avec Dieu cette manière d'être. Je ne m'en serais jamais douté, mon existence se composant d'événements, de mouvements, de modifications, de progrès successifs qui en font une trame plus ou moins bien tissée, mais à coup sûr allongée fil à fil et jour à jour.

Par exemple, je ne demande pas mieux de croire l'Américain sur parole lorsqu'il m'affirme que « tout ce qui est né doit mourir et que c'est la loi ». Je confesse même qu'il n'est pas besoin de grands efforts pour m'affermir dans cette conviction.

Je n'ai qu'à ouvrir les yeux et regarder autour de moi pour voir comment vont les choses. Tout

asse, tout casse, tout lasse. Cette vérité lumieuse comme le soleil n'a qu'un petit défaut qui mpêchera, je le crains, les amateurs de l'exainer avec toute l'attention qu'elle mérite, elle 'est pas neuve. Salomon l'avait déja mise au our sous cette rubrique : *Vanitas vanitatum !* et e crois bien que, avant lui, elle courait les rues depuis longtemps.

« Tout ce qui est *né* doit *mourir*. » Sur ce oint je me déclare archiconvaincu. Mais de là conclure que « si l'âme humaine avait eu un ommencement, elle devrait avoir une fin », 'hésite fort. La conclusion me paraît un peu ien transatlantique. *Naître* et *commencer*, ce n'est point tout à fait la même chose.

Je crois à l'immortalité de l'âme, ayant d'assez onnes raisons pour cela et en suffisance, me emble-t-il. Quant à croire à son éternité, impossible, mon intellect obstinément s'y refuse et 'ignore par quelles voies et moyens venir à bout de cette obstination. J'ai beau me dire avec l'Américain que, « par cette preuve d'ignorance, je réduis à un croissant mon âme que figure admirablement un cercle qui jamais ne commence et jamais ne finit », ce cercle et ce croissant ne m'illuminent pas. Pour moi, comparaison n'est pas raison et je ne devine pas ce qu'ont à faire ici la rhétorique ou la géométrie. Un grain de mil, je veux dire de probabilité, ferait mieux mon affaire.

Eh ! bien, soit, à la bonne aventure, je pose en principe avec notre docteur transmondain que l'âme humaine n'a pas de commencement. Cela revient à affirmer, ou je ne sais plus ce que parler veut dire, qu'elle tient de soi son être, ses facultés et le dynamisme nécessaire pour les évelopper au cours de son éternelle traversée ans le temps et l'espace — éternelle, ici, façon e dire.

Où cela me mène-t-il ? A ne plus rien comrendre à la nature humaine, à m'en faire la plus indéchiffrable des énigmes, sans parler de la nature divine dont pour moi la notion s'obscurcit de plus en plus et finit par s'évanouir dans la nuit.

Eternelles les âmes, donc toutes lancées de tout temps dans l'existence sans que l'une ait eu avance sur l'autre, ne fût-ce que d'une seconde. En vertu de quoi, après des siècles à l'infini de pratique vitale, elles ont abouti, celles-ci à personnifier la plus haute vertu ou la plus haute sagesse, celles-là à réaliser les plus abominables, les plus insensées ou les plus immondes conceptions. De telle sorte que, par une suite incalculable d'expériences, les unes apprenaient à voir le beau côté des choses, montant dans la lumière, avides des pures jouissances de l'être, tandis que les autres n'apprenaient à voir que le pire, à se complaire dans les fanges terrestres, dans la nuit, dans le vice, dans le crime.

Ainsi, par exemple, de Bouddha à Sardanapale, de Confucius à Néron, de Socrate à Cartouche, de Jésus au marquis de Sade, de Jeanne d'Arc à une Jeanne de Naples ou une Du Barry, il y a loin certes. De même d'un Platon ou d'un Newton à un papou à peine sorti des limbes de l'instinct.

Comment expliquer, justifier l'incommensurable distance qui sépare moralement ou intellectuellement une âme d'une autre dès lors qu'elles existent toutes de toute éternité ?

Comment ? à moins d'admettre aussi en principe que la *somme* des enseignements qu'elles tiennent de l'expérience au cours de leur destinée n'est pas équivalente pour toutes, ou que, d'âme à âme, les aptitudes constitutives sont *essentiellement* différentes ; à moins, dis-je, de revenir à la doctrine du *fatum* antique.

Doctrine pour doctrine, encore préfèrerai-je celle des réprouvés et des élus de Jéhova. Non que j'y souscrive, Dieu m'en garde, trouvant à sa base une affreuse lacune, l'absence de justice. Mais enfin elle m'apparaît comme une tentative pour trouver une issue à la ténébreuse caverne du destin. Grâce au ciel, je suis sorti de cette caverne ; je ne tiens pas à y rentrer sous prétexte que *rien ne se crée*. Grand merci de la peine que prend l'Américain de m'indiquer le chemin qui doit m'y ramener. Avant de m'embarquer à sa suite, j'attendrai qu'il me justifie si peu que peu ses doctorales affirmations.

« Rien ne se crée, nous devons le savoir, nous dit-il amicalement. » En vérité non, je n'en sais rien du tout. Cela dépasse la portée de mon entendement et je ne me sens pas le moins du monde humilié d'avoir à confesser mon ignorance sur ce point.

Que la formule du « rien ne se crée » renouvelée des Grecs (Démocrite, Epicure) qui la tenaient des Indous (Kapila et son école), soit en train de passer à l'état d'exiome scientifique, je ne demande pas mieux. J'accepte l'axiome, le dogme, tout ce qu'on voudra, mais avec ce correctif : rien ne se crée dans le laboratoire du physicien et du chimiste. Correctif indispensable, car je sais pertinemment et sans doute possible que la Science humaine, même avec un grand S, est aussi impuissante à constituer

de toutes pièces un vermisseau vivant ou plus simplement un brin d'herbe qu'à décomposer en ses éléments ultimes le moindre fétu. Ce que je sais aussi, c'est que pas mal de dogmes scientifiques et autres, depuis qu'il s'en fabrique, sont allés rejoindre les vieilles lunes dont il n'est tenu compte que pour mémoire.

Reste beaucoup d'autres questions qui se posent d'elles-mêmes. Pour abréger, je n'en retiens qu'une : si les âmes sont éternelles, pourquoi pas éternel aussi le surplus des êtres et des choses ? Je n'en vois pas la raison. Dès lors au sein, en dehors ou au dessus de l'infini tourbillon de ces autonomies increées, quel rôle Dieu peut-il bien remplir ? Quelles relations imaginables entre lui et l'univers, l'un et l'autre tenant de soi-même son existence et sa loi au même titre ? L'auteur de la communication n'en souffle mot, et pour cause, je soupçonne, fort embarrassé de déduire les conséquences logiques de son affirmation sans choir dans le panthéisme ou le fatalisme, ce qui est tout un.

Au total, je ne doute pas du bon vouloir de notre docteur ès-sciences d'outre tombe ; seulement, puisqu'il avait à cœur d'éclairer notre ignorance, m'est avis qu'il n'aurait point mal fait de commencer par allumer sa lanterne.

Telle n'est point la méthode de M. Vauchez. Elle est moins expéditive. Il se garde de défiler des affirmations sur le ton sibyllin lorsqu'il n'a que des hypothèses à offrir. Il se contente, parmi celles qui se présentent à lui, de choisir les plus satisfaisantes à son point de vue et de les mettre en lumière, mais sans leur attribuer plus de valeur que humainement elles n'en comportent.

Sur l'origine des âmes, il émet sa conjecture la déduisant de son mieux de la conception qu'il se fait de la nature des êtres et de l'ordre des choses, mais rien de plus. Il n'ignore pas que, pour passer de notre monde phénoménal au monde des causes, il faudrait à notre esprit des ailes qui ne lui ont point encore poussé, et, pour s'y reconnaître, une puissance de perception et de compréhension qui lui manque. Il sait, dis-je, que la sphère actuellement dévolue à nos investigations a des limites déterminées au delà desquelles, pour nous, incarnés et désincarnés terrestres, commence la région du mystère inabordable jusqu'au jour où nous aurons mérité d'y pénétrer et de commencer à y voir clair. En attendant, comme stimulant et fiche de consolation, il nous est loisible de nous livrer à toutes les spéculations imaginables — excellent exercice pour tenir en éveil notre activité spirituelle, mais voilà tout.

Aussi M. Vauchez nous donne-t-il son hypothèse pour ce qu'elle vaut sans rien affirmer, en cela plus prudent et surtout plus modeste que l'Américain, ainsi qu'il convient à un chercheur, à un penseur qui ne tient pas à offrir des « peut être » pour des certitudes et à rendre des oracles. Acceptons les « peut-être » sous réserve d'examen; méfions-nous des oracles, de quelque provenance et sous quelque estampille qu'ils nous arrivent.

Qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

T. Tonoeph.

La parole est maintenant au *Médium américain*, s'il désire r pondre au brillant et substantiel article qu'on vient de lire. Pou nous, nous ne cacherons pas que nous partageons bien plus l idées émises par M. Vauchez que celles exprimées par le *M dium*. C'est pourquoi, dans notre numéro d'août, nous avio fait suivre celles-ci de celles-là qui, dans notre esprit, devaien leur servir de correctif.

Néanmoins, la croyance en l'éternité des âmes ne manqu ni d'originalité ni de grandeur. Quel dommage qu'elle parais contraire à la logique ! Il y aurait peut-être un moyen de tout co cilier : ce serait de croire que nos âmes ont été éternellemen *en germe* au sein de Dieu, et qu'elles sont apparues, à diver époques de la durée, sans avoir besoin de *naître*, ni de *commencer* leur première entrée dans les bas fonds de la vie minérale ayan été, non pas une création proprement dite, mais un simple ép nouissement de leur individualié latente, sous le souffle d Dieu.

N. D. L. R.

Histoire de Revenant

Quel est celui de nous qui, en sa jeunesse, n' entendu, avec un certain effroi, raconter quelqu histoire de revenant, dans les longues veillé d'hiver ? La bise glaciale souffle dehors de faço si lugubre, qu'on y croirait mêlés des gémiss ments d'âmes. La neige en tourbillonnant cou vre la terre de son vaste linceul, qu'elle vie secouer, de temps en temps, aux fenêtres qu'é claire la pâle lueur du foyer. Hommes, femme et enfants, tous attentifs, ont les yeux fixés su le conteur, dont la voix grave n'est interromp que par les exclamations de l'auditoire ou pa le monotone tic-tac de l'horloge. En un pare moment, l'âme n'éprouve-t-elle pas une réel sympathie et une commisération profonde pou les disparus qui nous ont précédés dans l'au delà ?

Les athées, les sceptiques, les matérialistes plaisent à tourner en dérision les Esprits et traiter de fables les apparitions. C'est en vai car ils ne pourront empêcher la vérité de suiv son cours ; les ombres des morts, et par ces mo

nous entendons les désincarnés revêtus de leur périsprit,peuvent revenir. Ils l'ont fait autrefois, ils le font de nos jours, ils le feront encore dans l'avenir.

Entre mille histoires authentiques de « revenants », nous tenons à mettre sous les yeux de nos lecteurs un récit très curieux de l'auteur du « Sourd ou l'Auberge pleine »,Desforges, et que relate le Dictionnaire des Sciences occultes de l'abbé Migne.

« Encore enfant,dit le lugubre narrateur, j'habitais avec mon père une maison de campagne dans les environs de Paris, et il se trouvait dans cette maison un bon gros et réjoui Champenois, nommé Antoine.Il avait dix-huit ans à l'époque que je cite. Ce garçon était extrêmement robuste pour son âge. On l'employait aux commissions et aux transports de provisions de Paris à la campagne, et de la campagne à Paris. Il travaillait au jardin, avait soin du cheval et de la basse-cour; enfin, c'était un trésor pour l'utilité ; ajoutez à cela qu'il était doux, complaisant, toujours de la meilleure humeur du monde ;nous nous aimions,dans toute la force du terme,comme deux frères.Le bon jeune homme se serait vraiment mis au feu pour moi, et,malgré mon extrême familiarité avec lui, jamais il n'oublia que j'étais le fils de son maître.

« Depuis quelques semaines, Antoine, tourmenté de ce qu'on appelle la maladie du pays, m'avait confié le désir ardent qu'il éprouvait d'aller passer quelques jours dans sa famille. Il n'osait pas en demander la permission à mon père; je m'en chargeai,sur la promesse qu'il me fit de revenir bien vite, et je n'eus pas de peine à obtenir la grâce désirée.Antoine était absent depuis une vingtaine de jours et je commençais à m'impatienter de ne pas le voir revenir. Il n'avait pas même écrit, et je me sentais fâché contre lui.

« A quelques nuits de là, à peine étais-je endormi, que je crus entendre du bruit ; j'écoutai et n'entendis qu'un murmure confus.Puis je crus sentir quelque chose de pesant qui s'appuyait sur mon estomac. Cela ressemblait à un coude plié, avec lequel on me pressait très fort... Je me mets à crier, ou plutôt je veux crier : — Qui est là ?

« — C'est moi, me répond très distinctement une voix basse qui semblait s'approcher de mon oreille ; c'est le pauvre Antoine qui vient vous dire adieu, et border votre lit pour la dernière fois !

« Et,au même instant, je me sens soulevé de tous les côtés de mon lit, comme si effectivement on le bordait,et je vois très distinctement, avec son chapeau rabattu, son gilet rouge et sa veste grise, Antoine, dont le visage s'approchait du mien.Cela fait,il s'arrêta devant moi les bras croisés, fixa un instant sur mes yeux ses yeux pleins de larmes, et s'évanouit comme la fumée d'une lampe qui s'éteint.

« Tout trempé d'une sueur froide, je tirai mes rideaux d'une main tremblante et glacée.La lune pénétrait dans ma chambre : sa lueur mate donnait aux objets sur lesquels elle portait une clarté fixe et immobile qui avait quelque chose d'effrayant. Je referme mes rideaux, mais tout à coup j'entends,assez près de notre corps de logis, de ces gémissements plaintifs qui souvent retentissent la nuit dans les bois, et que je ne savais point alors être les cris de certains oiseaux nocturnes. Cela mit le comble à mon effroi; la terreur enchaîna mes facultés; je n'osais ni respirer, ni rester dans mon lit, ni en sortir,ni faire le moindre mouvement, et je demeurai quelques heures ainsi, douloureusement suspendu entre l'existence et le néant.

« Ce n'est pas sans raison que je raconte les événements fantastiques de cette nuit, une des plus pénibles de ma vie. C'était la nuit du 9 au 10 septembre, et du vendredi au samedi, l'an 1760; il était à peu près une heure et demie du matin, lorsqu'il me sembla qu'Antoine venait de me rendre le dernier service que j'ai décrit plus haut. Je voudrais bien savoir maintenant quel sera le genie supérieur qui m'expliquera ce qui va suivre.

« Tout plein de ma nocturne frayeur,je ne manquai pas, aux premiers rayons du jour, de fuir le théâtre des scènes qui m'avaient tant épouvanté, et d'aller en courant conter non pas mon rêve, mais ma vision, à ceux qui, par état, se levaient dans la maison avec le soleil,tels que le jardinier et sa femme. Ces bonnes gens ne manquèrent pas de me dire que c'était mauvais signe ;et moi de les croire, et moi de pleurer par anticipation mon pauvre Antoine.

« Ma mère s'éveille. Je vais tout triste l'embrasser à son chevet. Elle m'interroge ; je réponds, je raconte, et je fonds en larmes. On me console, on cherche à me désabuser. La douleur d'un enfant de quatorze ans ne saurait être longue ; et dans la matinée même, un autre événement la dissipa.

« Le dimanche suivant, dix jours après ma vision, mon père reçut une lettre de Champagne. Il l'ouvrit et lut devant moi à voix basse.

« — Oh ! dit-il, voilà qui est particulier.
« — Qu'est-ce donc ? dit ma mère.

« De Chaumont, en Bassigny,
le 14 septembre 1760.

« Mes chers Monsieur et Dame,
« Je vous écris ces lignes pour vous annoncer « que notre pauvre Antoine est mort d'une « fluxion de poitrine, la nuit du 9 au 10 de ce « mois, entre une heure et deux heures du matin, « en se recommandant à votre bon souvenir et à « vos prières

« Le pauvre garçon n'avait qu'un regret en « mourant ; c'était de ne plus vous voir, mes « chers Monsieur et Dame, et surtout votre petit « bonhomme, auquel il n'a cessé de penser jus- « qu'à son dernier soupir. »

« Un frisson mortel me saisit, je pensai tom- « ber à la renverse ; ma mère me soutint dans « ses bras... »

Là se termine le récit de Desforges. Or, ce n'est pas une, mais des milliers de manifestations de ce genre qui ont eu lieu dans tous les temps. Elles prouvent irréfutablement l'immortalité de l'âme et la possibilité des communications entre mortels et désincarnés. Rendons grâce à Dieu d'avoir daigné les permettre, dans son infinie justice !

Dr GASTON DE MESSINY.

(*Le Phare de Normandie*, septembre 1895.)

MES SOUVENIRS

(*suite*)

Je remarquai que les assistants se plaçaient autour d'une grande table ronde se repliant par le milieu, et dont le plateau mobile, soutenu par un tiroir à pied comme on en voit encore beaucoup dans le midi de la France, servait souvent aux manifestations des Esprits.

On n'avait qu'à placer les mains un peu au-dessus de ce plateau mobile pour le voir se soulever, sans contact, battre la mesure ou donner, par coups frappés, les réponses attendues du monde invisible. Il est bien entendu qu'on n'obtenait rien quand les Esprits n'avaient pas l'intention de manifester leur présence.

Pour le moment, nous restions silencieux, les mains légèrement posées sur le bord de la table.

Chacun de nous élevait son âme, dans une prière muette mais ardente, vers la souveraine source de tout bien. Nous demandions à Dieu de bénir nos efforts pour le triomphe de sa doctrine pure, dégagée du mysticisme et des fausses interprétations. Nous lui demandions aussi d'obtenir de bonnes séances, capables de porter la lumière dans les esprits et la paix dans les cœurs. Nous considérions le spiritisme comme la religion des religions, comme l'essence même du culte que toute âme doit à Dieu.

Soudain, le médium ferma les yeux ; son visage prit, peu à peu, une expression grave et douce qui l'ennoblit. Assurément, une *incarnation* d'esprit allait avoir lieu ; une âme dépouillée de notre organisme matériel allait emprunter pour quelques instants les organes du médium endormi.

Je me sentis saisi par une force invisible qui m'obligeait à quitter la salle où se tenait la réunion. J'indiquai ce cas à mes nouveaux amis en les priant de m'excuser, ils m'engagèrent eux-mêmes à ne pas opposer de résistance à la poussée mystérieuse, et j'entrai dans un petit salon obscur dont je laissai la porte entr'ouverte pour qu'un peu de lumière y pénétrât.

. . . .

Je n'entendais aucun bruit et je ne savais où en était la manifestation commencée. Assis devant un piano, sur le clavier duquel je m'étais machinalement accoudé, le front dans ma main, j'attendais...

J'attendais, quoi ? Le pourrais-je dire ? J'attendais que mon enfance malheureuse, remplacée par une adolescence molle et chagrine, sans but et sans action, toute pleine de désespérance et de rancœur, sombrât définitivement sous une virilité naissante qui, moralement, se faisait trop attendre. Je souffrais de me voir incompris dans ma famille, qui espérait faire de moi un commis-voyageur accompli, tandis que les germes de ma pensée encore indécise se tournaient vers de tout autres horizons. J'avais déjà le culte de la poésie ; la Muse m'apparaissait par intervalles, gracieuse et caressante ; et je portais au cœur un tel amour de l'idéal, j'avais une telle soif de l'éternelle vérité, que mon être tout entier s'envolait parfois, dans le rêve ou dans la prière, vers les régions éthérées.

***

Je souffrais d'un autre mal moral. Je ne sentais pas auprès de moi, au foyer familial, ce souffle chaud de la tendresse maternelle, qui ranime le courage et rend l'espoir ; ce souffle d'amour, si doux, si salutaire aux âmes sensibles

que le moindre choc fait frémir et qui, sensitives humaines, se replient et se referment douloureusement devant les brutalités de la vie. Hélas ! j'étais de ces âmes sensibles et j'avais besoin d'être aimé. Cette rosée du cœur, l'amour, ne m'avait point encore fertilisé, et je me sentais seul ici-bas.

Le spiritisme m'était bien nécessaire pour panser les blessures de ma jeune âme !

Une main posée sur mon épaule me fit tout à coup tressaillir. Mme D., endormie, se tenait debout derrière moi. Comment ne l'avais-je pas entendue venir ? Et comme l'intuition que j'avais eue de quitter la salle avait été juste, puisque, soulignant cette intuition par sa présence, un esprit venait à moi dans le coin sombre où je m'étais blotti.

Cet esprit, c'était *Carita*, le protecteur, le guide aimé du groupe auquel j'allais appartenir, la mère aux tendres effusions, aux conseils pleins de sagesse. Elle allait devenir ma mère morale, la meilleure de toutes les mères.

Que me dit Carita dans cette première entrevue où nous causâmes sur les confins de deux mondes ?

Je ne me souviens que d'un adorable flot de paroles affectueuses, qui tombait sur mon cœur et le touchait délicieusement. Carita lisait en moi aussi bien que si ma pensée et mes sentiments eussent été un livre ouvert devant ses yeux. Elle voyait mes craintes, mes tourments, mes vagues aspirations, la fierté solitaire de mes révoltes contre le niveau brutal sous lequel j'étais courbé. Elle distinguait, bien mieux que je ne pouvais le faire moi-même, les tendances encore nuageuses de mon esprit, les délicatesses exagérées de ma conscience, les faiblesses de ma volonté, les envolées de ma raison cherchant à embrasser l'infini. Oh ! la belle et grande âme ! Et de quel amour je répondis bientôt à sa tendre sollicitude !

— Venez, mon cher enfant, que je vous présente à nos frères, me dit Carita en terminant.

*
* *

Et, passant son bras autour de mon cou, dans une pose pleine de délicat et affectueux abandon, Carita m'attira à elle et me fit pénétrer dans la salle où nos amis attendaient dans le plus complet silence.

— Mes enfants, dit-elle dès que nous apparûmes sur le seuil, vous avez fait quelque difficulté pour recevoir parmi vous ce jeune homme. Vous avez eu raison, car il faut être prudent dans le choix de vos frères. Mais j'ai tenu à vous présenter celui-ci moi-même. Vous ne le connaissez pas, et je le connais bien. Soyez sûrs que le spiritisme fructifiera dans sa conscience, qu'il défendra toujours la doctrine spirite et qu'il restera votre frère.

« Recevez-le affectueusement et malgré sa jeunesse, car s'il est sincèrement croyant, il souffre beaucoup. Son âme n'est qu'une plaie. Nous tâcherons de la guérir, et il nous aidera à son tour à soulager les malheureux. »

Après ces paroles de Carita, je fus reçu, d'emblée et d'enthousiasme, membre de la famille spirite.

Carita fut sublime ce soir-là, comme toujours. Son enseignement avait pour unique base l'amour, c'est-à-dire la charité exquise, la tolérance la plus étendue. Que de fois ses nobles paroles, toujours simples et vraies, ont pénétré dans mon cœur pour y faire jaillir la source des larmes ! Que de fois je me suis vu pleurant de bonheur à l'audition de cette voix si pure, écho d'un monde meilleur !

. . . .

Un autre esprit, que nous appelions Léonide et qui, dans sa dernière existence terrestre, avait été la sœur du médium, vint aussi nous donner ses conseils. Elle parlait italien et, seulement lorsqu'on le lui demandait, s'efforçait de prendre ce qu'elle appelait sa langue du dimanche, c'est-à-dire de parler la langue française. Mme D. avait habité l'Italie où cette sœur était morte, à l'âge de 22 ans, si je me souviens bien.

Léonide avait conservé l'apparence d'un charmant esprit de jeune fille ; elle était de la suite de Carita et aidait ce grand esprit dans son œuvre de dévouement à l'humanité.

(*A suivre*)

A. LAURENT DE FAGET.

Croyances religieuses de l'antiquité

(*Suite*)

Mes Amis,

Je reprends ce soir nos études de morale religieuse dans le passé de l'humanité. Vous savez que mon but est de rechercher, à travers les incertitudes et les différences dogmatiques, ce fond commun d'enseignement moral qui apparaît comme la vérité de tous les lieux et de tous les temps. Le premier point que nous relèverons à cet égard, est celui-ci :

Relier les hommes entre eux et les unir au Principe de la vie même, en vue de leur régénération présente et de leur bien futur, est la préoccupation commune des différents systèmes religieux.

Les citations que je vous ai lues dans mes dernières conférences vous ont montré comment la sagesse antique avait parlé de la Divinité. Dieu était présenté aux hommes comme étant l'Etre suprême, unique, éternel, comme étant le Principe de toute existence. En lui, par lui, tout existe ; il est à éternité ce qui fut, ce qui est, ce qui sera : cette définition de Dieu se retrouve dans tous les Livres sacrés. Elle était inscrite au fronton du temple de Saïs, en Egypte.

Par cette conception de la Divinité, l'homme est amené à se considérer lui-même et à considérer tout ce qui l'entoure : minéral, plante, animal, en un mot toutes les choses de l'univers, comme des instruments, des agents de la vie divine qui anime tout.

Et quel but, quelle fin pouvons-nous assigner à l'éternel mouvement des choses et des êtres en Dieu ? Si nous étudions ce qui se passe dans le monde végétal, par exemple dans la plante, que verrons-nous ?

La plante est un être vivant attaché au sol ; elle sert au développement de la vie en pompant dans le sol, par ses racines, les atomes de la vie minérale, lesquels éclosent en la plante à une existence supérieure, dans le fait de la constitution de la plante elle-même, de la fleur et du fruit.

Le règne végétal a donc pour but de régénérer le règne minéral, de l'appeler au mouvement, d'activer ses transformations. Et cette action progressive n'a pas d'arrêt. Une fois constitué, le végétal sert d'aliment à l'animal et les atomes vivants trouvent, dans ce monde nouveau d'existence, un champ d'action supérieure qui les élève au travail de la vie organique.

Par l'absorption de la plante, l'animal fait subir à la substance vivante une nouvelle mutation qui bientôt met cette substance au service de l'homme. Car la vie organique de l'animal est supérieure à celle de la plante.

Dans la bête, l'instinct apparaît, les facultés de l'affection et de la pensée sont en germe ; l'animal se met au service de l'homme, partage en bien des cas ses travaux et ses peines ; et la vie inférieure, en mouvement sous toutes les formes de l'animalité, prépare ainsi les éléments constitutifs de l'être humain.

Mais si le minéral, le végétal, l'animal ont pour fonction d'élaborer la vie, d'amener la matière inerte au réveil, au mouvement, à l'activité, à l'instinct, à combien plus forte raison l'homme a-t-il un rôle précieux dans la vie, lui qui, absorbant tout le travail des règnes inférieurs, ne peut recevoir ces forces vives que pour en continuer le mouvement ascendant et les diriger plus haut, toujours plus haut, vers les sphères supérieures où l'action, le mouvement, le travail s'exercent pour le plus grand bien de tout ce qui a vie.

C'est ainsi que l'homme doit à notre époque envisager l'étendue de son rôle sur la terre ; c'est ainsi qu'agent supérieur de la vie, il doit comprendre et réaliser sa mission.

Le sentiment de ce rôle important dévolu à l'être humain sur la terre est visible au fond de toutes les religions. Si l'on écarte de ces enseignements antiques ce que l'ignorance, la faiblesse humaine et l'action du temps ont pu y ajouter, on voit que l'homme fut d'abord conçu comme étant le serviteur de Dieu, l'agent de la vie.

Mais le rôle de cet agent ne se définissait pas clairement ; l'homme avait peine à concevoir quels étaient ses devoirs sur la terre. A travers mille vicissitudes, il a peu à peu levé un coin du voile de ses destinées ; mais il n'en a point encore découvert entièrement le secret. Combien de peines seront évitées quand il se sera élevé enfin à cette connaissance suprême !

C'est ce que nous cherchons à faire ensemble en fouillant le passé. Je vous ai parlé de l'Inde et de l'Egypte, j'ai à vous donner maintenant les conclusions que comportent nos études sur l'Inde, en particulier.

(*A suivre.*) (Conférence de J.-B. André Godin, publiée dans *Le Devoir* de juillet 1895.)

SOLILOQUES

(Tiré du *Messager de Liège* du 1er août 1895.)

Il y a environ un demi-siècle, le monde des Esprits se manifesta tout à coup à nous et nous sollicita à entrer en communication avec lui.

Etait-ce pour nous faire assister à des séances de prestidigitation et de physique amusante ? ou bien encore à des tours d'adresse et de force exécutés par les clowns et les hercules de foire que ce monde compte parmi ses habitants ?

Spirite de la première heure, je ne puis me

résoudre à le croire. Et cependant c'est dans cette voie funeste que voudraient nous faire entrer des hommes très instruits, très intelligents, très honnêtes, mais qui, je le crains fort, subissent, sans s'en douter, l'influence d'Esprits dont l'habileté égale la profonde méchanceté. On oublie trop qu'il y a de l'autre coté, comme de celui-ci, lutte acharnée entre les bons et les méchants, et que nous sommes l'enjeu.

On nous parle avec enthousiasme des prodiges opérés journellement par les nombreux fakirs de l'Inde et l'on nous donne ce pays pour modèle. Mais à quoi ces pratiques ont-elles conduit les Indiens ? Nous sont-ils supérieurs en moralité? Les arts, les sciences, l'industrie, toutes les branches de l'activité humaine sont-elles parvenues à un plus haut degré de développement que chez nous ? Evidemment non, et c'est le contraire qui est arrivé. Les plus grossières superstitions règnent dans ce beau pays ; la vie semble y être suspendue, et une poignée d'Anglais suffit pour y tenir sous le joug des centaines de millions d'êtres humains.

Il est vrai que, comme compensation, il y a, dit-on, des hommes, qu'on appelle des Mahatmas, qui sont parvenus à vaincre la mort : ils vivent depuis des siècles, et l'âme de Mathusalem doit en sécher de jalousie. Il y a là, seulement, une petite difficulté ; c'est que ceux qui en parlent n'ent ont jamais vu aucun ; car ils se tiennent soigneusement cachés dans les montagnes du Thibet.

Mais en admettant que ces hommes existent réellement, de quelie utilité sont-ils pour l'humanité et pour eux-mêmes ? Car, enfin, il faut toujours en venir là ; si nous nous efforçons, c'est pour être utiles à nous et aux autres, sans quoi, il vaudrait mieux rester tranquilles. Et les Mahatmas, du moins que je sache, n'ont jamais fait profiter personne de l'expérience qu'ils ont dû acquérir dans une si longue existence.

D'autres, des initiés de troisième degré, je crois, sont devenus de puissants magiciens, et ont acquis un empire absolu sur les forces de la nature. Ils peuvent, à leur gré, soulever ou apaiser des tempêtes. Seulement, cette faculté reste stérile entre leurs mains, et nous n'avons jamais appris qu'aucun naufrage ait été évité, grâce à leur intervention. Il faut donc croire que chez ceux qui se livrent à de telles poursuites, l'égoïsme se développe parallèlement à la science.

Or, nous, spirites, qui avons pour devise : — *Hors la charité point de salut* — en admettant que tout cela soit vrai, de tels résultats n'ont rien qui puisse nous tenter. Ce n'est pas à devenir magiciens que nous devons aspirer, mais à vaincre nos mauvais instincts, à combattre l'égoïsme qui nous met en opposition avec nos semblables, et à développer les sentiments affectueux qui nous en rapprochent. Si les Indiens avaient agi ainsi ; si, au lieu de s'étudier à produire des faits merveilleux et de négliger les sublimes enseignements que contiennent leurs plus anciens livres, ils s'étaient pénétrés de ces enseignements et s'étaient efforcés de les mettre en pratique, en cultivant leur raison, ils ne seraient pas tombés dans le degré d'abaissement où nous les voyons aujourd'hui.

Je ne prétends pourtant pas que l'on doive abandonner tout à fait ce genre d'études ; il n'est pas de vérité qui soit indifférente. Mais je crois que la généralité des spirites qui, comme moi, ne sont ni physiologistes, ni phyciciens, ni chimistes, feront bien de s'en abstenir. Laissons ce soin aux savants qui pourront peut-être y découvrir quelque nouvelle loi de la nature. Quel profit, d'ailleurs, en retirerions-nous ? Tout au plus la satisfaction d'une vaine curiosité.

Et je ne parle pas des dangers auxquels nous nous exposerions ; car, qu'on se pénètre bien de cette vérité, ce ne sont pas les prix Monthyon de l'autre monde qui produisent ces phénomènes, et leur influence peut être néfaste, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral.

Il est même bon de contenir dans de prudentes limites l'exercice de la médiumnité en général. L'expérience n'a-t-elle pas démontré que cet exercice peut agir d'une façon funeste sur le système nerveux du médium ?

Quand le monde invisible s'est manifesté à nous, c'était pour nous apporter une révélation nouvelle. Gardons-nous de l'oublier jamais. L'Esprit de vérité annoncé par le Christ venait combattre le matérialisme envahissant, dégager des ténèbres, dont le cléricalisme les a obscurcis, les sublimes enseignements du supplicié du Calvaire et les développer. Notre devoir aujourd'hui est surtout de propager autant qu'il est en nous une doctrine qui, en donnant aux hommes la vraie solution du problème de la vie, doit apaiser les haines et faire succéder aux revendications violentes, aux guerres de classes, des sentiments de justice, de paix et de fraternité.

Cela vaut mieux mille fois que la production des phénomènes physiques les plus extraordinaires. VALENTIN TOURNIER.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Seance du Mercredi 11 Septembre 1895

La séance est ouverte à 9 heures sous la présidence de M. Laurent de Faget.

Sont présents: MM. Laurent de Faget, Boyer, Girod, Mêche, MMmes Poulain, Laffineur, Dugas. Messieurs Duval, Sohier et Chauvel s'excusent par lettres de ne pouvoir assister à la séance.

Un des membres présents est prié de remplir les fonctions de secrétaire en l'absence du titulaire.

Lecture est donnée d'une lettre de M. Lecomte qui donne sa démission de secrétaire du comité, charge que malheureusement il ne peut plus remplir, ses occupations matérielles lui prenant toutes ses soirées. Il ajoute qu'il reste membre actif du comité.

Sa démission de secrétaire est acceptée, et un vote unanime est exprimé pour le remercier du zèle et du dévouement qu'il a apportés à l'exécution de son mandat.

L'ordre du jour appelle « Le vote définitif sur le projet de suppression de la Présidence et de la Vice-Présidence du Comité de Propagande. »

Après quelques vues échangées entre les membres présents, dont le nombre est très restreint ; n'ayant reçu en outre que deux lettres des membres de la province, dont l'une émane de M. Tégrad et l'autre de M. Martin de Bruxelles, le Comité estime qu'il ne peut émettre un vote définitif sur cette question ; mais il vote à l'unanimité, moins une voix, la suppression de la Présidence et de la Vice-Présidence du Comité de propagande à titre d'essai seulement.

M. Laurent de Faget ayant été nommé président de la séance du jour, reste donc chargé des intérêts du Comité jusqu'à la séance d'octobre prochain.

L'ordre du jour de la prochaine réunion du Comité, qui aura lieu le mercredi 9 octobre, est fixé comme suit :

Intérêts Généraux de la Fédération.

La séance est levée à 11 heures.

Pour le Secretaire.

UN DES MEMBRES DU COMITÉ.

LA PRIÈRE

Parfum de fleur, doux rêve d'âme
S'envolent d'ici-bas vers Dieu ;
Hymnes d'amour, soupirs de flamme
Ont leur écho dans le ciel bleu.

Les deux mondes, de rive à rive,
S'entendent parler constamment :
La voix du ciel sur terre arrive,
Nos voix montent au firmament.

Et c'est une chose sublime
Que le cri plaintif des douleurs,
Répercuté de cime en cime
Au lieu de mourir sous nos pleurs,

S'élève vers l'Auteur suprême,
Puis redescende jusqu'à nous,
Apaisé par ce Dieu lui-même
Qui nous prépare un sort plus doux...

Communion du cœur qui souffre
Avec l'ineffable bonté,
Rayon d'amour au fond du gouffre
Où murmure l'humanité,

Puisse chaque âme te connaître
Au cours de son destin brumeux,
Et notre globe cesser d'être
Un bagne pour les malheureux !

***

Ouvre tes ailes, ô Prière !
Franchis l'espace, monte encor ;
Atteins les zones de lumière
Offertes à ton noble essor.

Dépasse la nue et l'orage ;
Vogue sur l'océan d'azur
Où les astres ont leur sillage
Et les âmes leur but obscur.

Gravis l'énormité farouche
Du vaste abîme sidéral,
Et, dans ton vol immense, touche
Aux frontières de l'Idéal !

***

Plus haut encor ! Poursuis ta route,
Traverse les feux du soleil ;
Vois l'autre côté de la voûte
Où le Couchant n'est plus vermeil,

Où des astres multicolores
Brillent pour de plus vastes cieux,
Où de magnifiques aurores
Mêlent leurs tons harmonieux.

Ne te repose pas. Persiste
A graviter vers l'inconnu,
Vers le point central — s'il existe —
Auquel tout globe est retenu.

Pénètre dans l'impénétrable,
Sors des bornes, appelle Dieu,
Et supporte, toi, grain de sable,
Les colères du ciel en feu !

Croise l'ange qui s'aventure
Dans le vide effrayant de l'air ;
Montre à l'archange la blessure
De l'homme, qui vit dans l'enfer.

Sois humble et vaillante, ô Prière !
Ne crains pas la vague d'azur
Qui t'éclabousse de lumière
Et veut rendre ton vol moins sûr.

Garde au cœur la foi qui te guide
Dans ton parcours illimité,
Et plonge, toujours plus rapide,
Dans cette mer : l'immensité !

***

Amalgame, en ta plainte douce,
Les larmes de tout paria,
De ceux que le bonheur repousse,
De ceux que le Destin broya !

Porte à Dieu l'élan de nos âmes
Echappant au joug de nos sens,
Et des vertus les pures flammes,
Et de l'amour le pur encens.

Sois puissante ; vibre, éperdue ;
Eparpille vers l'horizon
Ta force au hasard répandue,
Et trouve Dieu dans ton frisson !

Regarde en tous points la spirale
Que tu décris, de ciel en ciel ;
Regarde l'éther vaste et pâle
Où tu te perds, hors du réel :

Dans les profondeurs où tu passes,
Dans les profondeurs que tu vois
S'ajouter sans fin aux espaces
Où monte le cri de ta voix,

Prière ! regarde, contemple :
Dieu vit partout pareillement.
Tout l'univers n'est qu'un seul temple
Où tout prie éternellement !

***

C'est Lui, le seul maître des choses,
L'idéal des âmes ! C'est Lui
Qui parfume et qui peint les roses
Et par qui les soleils ont lui !

Approche, il t'attend ; son visage
Ne peut pas t'apparaître encor.
Mais quoi ! tu trembles ?... Ton courage
S'affaisse, comme ton essor ?...

Tu te sens infime, ô Prière !
Atome par le vent jeté
Aux pieds de celui qu'on révère
Partout où brille sa clarté !

Regarde : sa forme est étrange.
Tu la croyais humaine : hélas !
L'homme n'est rien qu'un peu de fange
Mesurant Dieu d'un faux compas.

Dieu ! c'est un foyer de lumière,
Un soleil qui s'étend toujours,
Roi de l'esprit, de la matière,
Embrassant le Monde en son cours.

Il est partout, puisqu'il pénètre
Chaque globe de ses rayons,
Qu'il façonne à sa loi tout être
Et fait germer tous les sillons.

— O Soleil des soleils, je t'aime ! —
Prière ! tu vois sa beauté,
Et tu sens l'extase suprême
T'envahir de félicité.

Sa face est toute éblouissante ;
Prosterne-toi. L'immense amour
A pour forme unique et puissante
Celle de l'astre où naît le jour.

De son sein tombent des étoiles
Qui se mettent en mouvement ;
Ses rayons percent tous les voiles...
O sublime éblouissement !...

Dieu, c'est la vie étincelante,
C'est l'infini dans la clarté ;
Mais c'est aussi la force aimante :
C'est l'infini dans la bonté !

C'est la loi, c'est le but, la cause,
Le principe cher et sacré
Sur lequel notre espoir repose
Quand notre cœur est déchiré.

Dieu, c'est la voie ouverte à l'homme
Pour monter, pour grandir toujours,
Lui qui vint de l'infime atome
Et dont le progrès suit son cours.

Dieu, c'est le bras portant le Monde,
C'est le cerveau le dirigeant ;
C'est l'âme incréée et féconde
Qui ne peut vivre qu'en créant !

Abaissez-vous, sombres barrières
Des cultes voilant sa grandeur :
Dans le torrent de tes lumières,
Laisse-moi me baigner, Seigneur !

* * *

O Prière ! il t'a reconnue,
Il t'attire en son sein de feu :
Triomphe !... Une force inconnue
Te dilate et t'absorbe en Dieu !

13 août 1895.

ÉCHOS ET NOUVELLES

A la demande de plusieurs de nos amis, nous informons nos lecteurs que l'affaire Argence (diffamation contre M. Laurent de Faget) a eu son dénouement le 19 juin dernier, devant la Chambre des appels correctionnels du département de la Seine, — notre adversaire ayant fait appel du premier jugement qui le condamne.

Adoptant les motifs des premiers juges, et constatant que la circulaire diffamatoire reprochée au secrétaire de M. d'Anglemont par M. Laurent de Faget, a été écrite *avec mauvaise foi et dans l'intention évidente de nuire*,

La Cour :

A confirmé purement et simplement le jugement du Tribunal correctionnel, et condamné, de plus, Argence aux frais et dépens de l'appel.

* * *

Et l'affaire d'Anglemont ?

On sait qu'il a répugné à M. Laurent de Faget de traduire en police correctionnelle un vieillard dont il a été longtemps le collaborateur et l'ami. Et cependant, les accusations de M. d'Anglemont sont d'une telle nature que l'honneur de M. de Faget en serait atteint s'il ne montrait l'inanité de ces accusations fantastiques.

L'affaire d'Anglemont passera devant le tribunal civil de la Seine, probablement en novembre, à la rentrée de la magistrature.

En attendant, nous apprendrons à nos lecteurs que l'expert nommé par M. le Président du tribunal civil, *à la requête de M. d'Anglemont lui-même*, a déposé son rapport — rapport extrêmement complet — sur cette affaire.

Il en ressort que M. de Faget a tenu ses écritures de librairie avec une « *parfaite régularité et exactitude* ».

Le chiffre d'appointements que M. de Faget réclame pour décembre 1894, janvier, février et mars 1895, est reconnu lui être dû.

Quant aux 188 francs reçus par M. Laurent de Faget pour abonnements de 1895 au journal *Le Spiritisme*, non seulement il en est déchargé par le fait de son règlement de compte avec M. d'Anglemont, mais encore l'expert est d'avis que ces 188 francs devront être rendus à M. de Faget, afin qu'il puisse les restituer à son tour aux abonnés du *Spiritisme*, ce journal ayant cessé de paraître.

Aucune des réclamations de M. d'Anglemont n'a été reconnue juste par le rapport de l'expert.

En somme, les conclusions de ce rapport sont entièrement favorables à M. Laurent de Faget.

INFORMATIONS

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que notre ami Gabriel Delanne, l'écrivain spirite universellement connu, collaborera désormais à notre journal. Notre prochain numéro contiendra son premier article : « Le Réveil du Spiritualisme ».

Nous publierons dans ce même numéro :

1° *Plaintes et Angoisses*, par M. B. Lecomte, philosophe Swedenborgien dont les idées se rapprochent des nôtres, et qui nous a aussi promis son concours pour l'avenir ;

2° *Un Cimetière de Campagne*, poésie anglaise traduite par *une amie du Progrès spirite*, que nous remercions des services qu'elle veut bien nous rendre.

Enfin, nous comptons sur une série d'articles du spirituel penseur Tonoeph.

Nos lecteurs voient que nous ne négligeons rien pour leur être agréable, c'est-à-dire utile à la cause. Qu'ils nous aident donc en recommandant notre organe à leurs amis.

Gérant : A. Boyer.

Imprimerie du « Progrès spirite ».